



## Denis de Rougemont (1931–1961) La Nouvelle Revue française, *articles* (1931–1961) Au sujet du *Journal* d'André Gide (janvier 1940) (1940)<sup>1</sup>

Il ne serait guère honnête, et moins encore adroit, de ne point avouer l'incertitude où pareil livre entraîne le jugement. Gide a tant répété : Ne jugez pas ! qu'il a fini par se rendre lui-même littéralement « inestimable ». Comment prendrait-on position devant un homme qui réclame sans cesse tout parti pris, et d'abord, quant à soi ? On renonce aisément à le fixer dans l'une ou l'autre des figures qu'il nous révèle au cours de ce *Journal* ; mais le malaise du critique commence au-delà de ce premier piège évité. Il naît de la difficulté à découvrir l'intime hiérarchie qui trahirait la vraie personne dans ce complexe individuel. D'autant plus que certains détails, certaines allusions, et beaucoup de silence, font pressentir un drame secret, un nœud vital où peut-être réside la cause des plus étranges contradictions qu'il subit ou qu'il entretient. (Jusqu'à masquer parfois de vraies fenêtres par excessive défiance d'une symétrie où l'on serait tenté de s'arrêter...)

Faute d'un « jugement » que ces treize cents pages s'appliquent à dénoncer d'avance, réduisons-nous à des notes de lecture, à quelques réactions impressionnistes.



Ce qui séduit, ce qui fascine dans ce *Journal*, ce n'est rien qui puisse être défini séparément — style, sujets abordés, rythme, idées ou lyrisme —, mais bien plutôt c'est la complexité secrètement significative de l'ensemble. Pour qualifier cette harmonie involontaire, je ne puis évoquer que l'exemple de Goethe, dont ce n'est pas telle œuvre ou telle action que j'aime, mais bien le paysage vital, avec ses temps voilés et ses soleils, ses parcs, ses friches et ses habitations. Le phénomène-Goethe, dans l'espace et le temps, voilà qui donnerait une idée de l'espèce d'intérêt que l'on prend à lire le *Journal* d'André Gide. Il est probable que, du seul point de vue de l'art, cet intérêt demeure impur : l'indiscrétion moderne va chercher derrière les formes et au-dessous d'elles, dans le tout venant de confidences fragmentaires, une vérité que les œuvres concertées avouaient peut-être beaucoup mieux. Il est probable aussi que le journal est un genre littéraire inférieur, pour cette raison qu'il est toujours trop facilement intéressant. Je ne le conçois, comme œuvre d'art, que limité au récit d'une crise, et soumis par lui-même à une sorte d'unité qui fait nécessairement défaut à la chronique intermittente d'une existence. Malgré les pages plus élaborées que Gide a groupées ça et là sous des titres particuliers (*Feuillets*, *Numquid et tu*, *La Marche turque*, etc.), malgré la perfection constante de l'écriture, et toutes ces aquarelles et ces tableaux de genre où s'amuse et s'attarde la maîtrise, on peut prévoir que la

valeur d'un tel ouvrage restera d'ordre essentiellement biographique.

Mais ici se pose le problème de la vérité du portrait, Gide note lui-même dès 1924 : « Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne de moi une idée assez fausse. Je ne l'ai point tenu durant les longues périodes d'équilibre, de santé, de bonheur ; mais bien durant ces périodes de dépression où j'avais besoin de lui pour me ressaisir, et où je me montre dolent, geignant, pitoyable. »

« Si plus tard on publie mon journal... » Voilà qu'il y pourvoit lui-même. Et cependant, « donner de soi une idée fausse », c'est bien ce que devait éviter Gide, plus jalousement qu'aucun autre. Est-ce vraiment pour le diminuer qu'il anticipe sur ce risque ? Ou pour déconcerter ses juges, qu'il leur rend par avance toutes ses armes ? Mais ce serait un mauvais calcul. Aux yeux d'un lecteur prévenu, tant de naturel pourrait encore passer pour une pose raffinée. J'imaginerais plutôt que Gide est fasciné par l'obstacle qu'il veut éviter. Son horreur du malentendu l'entraîne à livrer au public treize cents pages d'explications qui menacent d'aggraver l'équivoque. Mais alors cela devient exemplaire. L'effort gidien pour échapper aux trompeuses stylisations des morales et jugements tout faits n'est plus seulement émouvant : il revêt la valeur d'une expérience cruciale sur les limites de la sincérité en général, et du journal intime en particulier. La passion d'être *complètement* vrai finit par altérer le naturel ; mais par son excès même, elle nous rend attentifs aux défauts réguliers de tout autoportrait. C'est nous donner le moyen d'y porter nos retouches.



Parfois, le secret d'une vie s'épuise dans l'œuvre ; il ne reste pour le journal que les plus sèches notations (Byron, Stendhal). D'autres fois, l'œuvre et le journal sont simplement des manières différentes de poursuivre une même confidence. On ne sait plus si le journal est en marge de l'œuvre, ou si l'œuvre n'est qu'un moment privilégié de ce journal. Alors le vrai portrait de l'auteur n'est plus dans l'œuvre ni dans le journal, mais dans leur mutuelle réfraction. Et par exemple, les choses tuées dans ce recueil — Gide a marqué qu'une grave lacune mutilait l'image qu'il nous y livre de lui-même<sup>2</sup> —, il se peut qu'elles soient dites dans *Les Cahiers d'André Walter*, et surtout dans *La Porte étroite*, ce roman janséniste et « cathare »...



<sup>1</sup>. <https://unige.ch/rougemont/articles/nrf/19400101>

<sup>2</sup>. Cf. p. 1331, note du 26 janvier 1930.

D'autres causes d'erreur interviennent, faussant les proportions de l'autoportrait, si l'on se borne au seul journal. « Les choses les plus importantes à dire sont celles que souvent je n'ai pas cru devoir dire — parce qu'elles me paraissaient trop évidentes. » Si sincère qu'on se veuille en relatant ses journées, comment ne serait-on pas tenté de dire surtout ce qui a frappé, ce qui est bizarre, ce qui fait exception justement. Et comment ne céderait-on pas à l'invite d'une formule, d'une épigramme sur tel ami dont il semble inutile de répéter chaque fois qu'on l'aime ? Ainsi l'on se peint plus « rosse » que nature. Gide lui-même, à ce jeu, ne s'est pas épargné : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » Type de boutade dont certains, contre lui, ne se priveront pas d'abuser.

Voici qui va fort loin dans la critique du genre : « Je ne pense pas qu'il y ait grand profit à tirer de ces examens de conscience où l'on parvient toujours à découvrir de mesquins ressorts à n'importe quel comportement. On les inventerait même, pour la satisfaction de se paraître à soi-même plus perspicace, et l'on a grande tendance, par contre, à négliger, de peur de se surfaire, tout ce qui peut entrer en jeu de bonté naturelle ou de sociabilité, disons mieux : d'amabilité ; ou mieux encore : du désir de paraître aimable. Mais à trop se regarder, on ne vit plus. Le regard, ici, crée ce qu'il cherche... » Or, en écrivant cela, Gide n'a-t-il point cédé à la tentation qu'il décrit ? Cercle vicieux de la sincérité.

Ou bien l'on est banal pour rétablir les quotidiennes proportions — ou bien l'on ne consent à noter que l'important, c'est-à-dire ce qui frappe ce jour-là, et l'on se fait trop pittoresque. En somme, le journal exigerait une discipline plus grande encore que celle de l'œuvre : il faudrait s'imposer un rythme égal et sans lacunes, une relation automatique et monotone des petits faits, *situant* exactement l'apparition de telle pensée ou de tel acte exceptionnel...



Les journaux d'écrivains sont vrais, mais d'une vérité indirecte, et parfois même négative. C'est moins la vie vécue qui s'y traduit, que le désir de compenser ou de parfaire ce qui n'a pas été vécu, ou mal vécu. (« J'avais besoin de lui pour me ressaisir. ») La vie réelle n'y figure souvent qu'à la manière dont elle figure dans les rêves. Compensations, ratures, reprises d'actes manqués... Il s'agirait de savoir si la vraie vie est dans ce qu'on fait, ou dans ce qu'on pense de ses actions. (Voir là-dessus la note dramatique datée du 5 janvier 1902.)



Mais voici qu'à mon tour je succombe au désir de marquer les seules différences, oubliant ce qui va de soi : l'autoportrait de Gide est *aussi* ressemblant. On l'y retrouve *aussi* au naturel, avec toutes ses curiosités, son admirable modestie et ses malices, son sens rythmique de la langue toujours si fermement articulée (habitude des lectures à haute voix), ses sautes d'humeur, et ce

besoin de donner raison à l'adversaire...<sup>3</sup> On l'y retrouve naturaliste à la manière goethéenne, et musicien comme Goethe encore se voulait peintre (mais Gide est, je crois, plus doué). On l'y découvre enfin, et cela me paraît nouveau, constamment occupé de problèmes religieux. Mais d'une manière qu'il importerait de spécifier.



A-t-on remarqué jusqu'à quel point l'« anti-christianisme » de Gide est chrétien dans ses déterminations ? Je crois qu'on s'est trop laissé prendre à sa perpétuelle polémique contre les convertis-convertisseurs. Il faudrait voir que pour lui, le problème proprement religieux s'est posé, et se pose encore, dans des termes qui échappent, presque nécessairement, à la sollicitude des catholiques.

Gide fut élevé dans un milieu où la religion paraissait se réduire à ces deux éléments que Calvin considère comme hérétiques : libre examen et moralisme. Du libre examen, Gide conserve son exigence de vérité et de véracité « advenue que pourra ». Du moralisme, il a gardé sans doute une propension fondamentale à préférer à la lettre du dogme l'esprit qui inspire et qualifie nos actions quotidiennes, fussent-elles non-conformistes. Mais toute morale a bientôt fait de se muer à son tour en dogme, et la morale protestante succombe à ce danger plus qu'aucune autre dans les périodes de dépression théologique. D'où le ressentiment qu'à son égard conçoivent beaucoup de « protestants de naissance » détachés de la vie de leur église, et subissant seulement la coutume d'un milieu. Tout à fait justifiée en soi, cette réaction gauchit parfois certains jugements de Gide sur la Réforme. (Il la confond souvent, me semble-t-il, avec l'image courante et fautive d'un Calvin inhumain, presque manichéen.) L'évangélisme, hérité malgré tout de cette première éducation chrétienne, l'a mis en garde contre certaines altérations, les plus fréquentes, du christianisme : le mépris de la nature, et d'autre part, le recours à l'orthodoxie comme à une assurance prise sur le Saint-Esprit autant que sur le doute. (Il cite ce mot d'un catholique à un pasteur : « Vous, vous croyez, mais nous savons ! ») Ceci explique que le souci central de Gide ait été de débarrasser son christianisme de toutes les adjonctions « humaines — trop humaines » du moralisme néo-protestant et du dogmatisme romain. D'où son horreur congénitale des tours de passe-passe religieux. En somme, tout son effort consiste à se délivrer de cela même que certains chrétiens désireraient lui « révéler ». Le problème de la conversion devient pour lui le problème négatif du refus de la fausse conversion, ou de la conversion trop « facile ».

« Je ne suis ni protestant ni catholique, je suis chrétien tout simplement. » Position caractéristique du protestantisme libéral tel qu'il se développa au siècle dernier.

<sup>3</sup>. Besoin si contagieux, lorsqu'on parle avec lui, ou qu'on écrit à son propos, qu'il faut se forcer pour n'abandonner point les positions auxquelles on tient, et qui ne sont pas exactement les siennes...

« Je l'ai souvent dit à Claudel : Ce qui me retient [d'entrer dans l'église], ce n'est pas la libre pensée, c'est l'Évangile. » Mais n'y a-t-il pas, à l'origine de ce refus de toute église (tant reformée que catholique), un attachement à sa vérité propre qui est moins évangélique qu'individualiste, ou même rationaliste ? Certes, je m'en voudrais de critiquer une exigence d'honnêteté qui rappelle si fort Kierkegaard. Gide répugne à paraître plus qu'il n'est, à affirmer plus qu'il ne croit. Il se décrit « forcé de s'asseoir au culte de famille. Sa gêne. *L'horreur du geste qui puisse dépasser son sentiment...* » Kierkegaard, lui aussi, répétait : je ne suis pas chrétien. Mais c'était par désir de sauver une conception pure de la foi, dont il ne s'estimait pas digne, et qu'il *confessait* par là même. Gide paraît surtout attentif à sa nature complexe et réticente. Or toute nature, irrémédiablement, s'éprouve complexe et réticente. Et l'acte de foi consistera toujours à passer outre au doute naturel, à confesser ce que la chair ni le sang par eux-mêmes ne sauraient confesser. Alors seulement pourrait se poser en termes nets le problème de l'église visible, de l'obéissance à une orthodoxie qui ne prétende pas s'emparer de l'Évangile, mais au contraire s'y ordonner. « Orthodoxie protestante — écrit Gide —, ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'autorité, et si j'en reconnaissais une, ce serait celle de l'Église » (donc de Rome).

Allons donc ! Pour un protestant, ce dilemme est aussi choquant que le serait pour un Anglais ou un Scandinave le dilemme entre l'anarchie et l'étatisme totalitaire. Assimiler l'autorité au romanisme est d'ailleurs une erreur des plus courantes, en France surtout, et même chez certains protestants. Tout ce que je me sens le droit de dire ici, c'est que la Réforme a rejeté les prétentions du Pape de Rome non par dégoût de l'autorité en soi, mais *au contraire* par grande fidélité à l'autorité de l'Évangile, fondement unique et suffisant de la seule orthodoxie libératrice.



Si, malgré son génie du scrupule, Gide s'expose parfois au reproche de prendre position non sans légèreté sur des problèmes infiniment complexes (tel le communisme, naguère), je pense qu'on le peut expliquer par une certaine défiance *d'artiste* à l'égard des « idées » en soi, et de l'information méthodique. C'est par là que je sens le mieux la distance qui sépare de la sienne ma génération littéraire. Notre culture est beaucoup plus philosophique — je simplifie — que littéraire. Non point par préférence, loin de là. Mais les problèmes qui se posent à nous, nous n'avons pas pu les choisir, et encore moins les circonscrire dans un domaine privilégié. Ils nous contraignent parfois davantage qu'ils ne servent nos goûts naturels, d'où le danger de didactisme que nous courons tous plus ou moins. À cet égard, il m'apparaît que la leçon de Gide, pour ceux de mon âge, est moins urgente dans l'ordre de l'éthique, que dans celui de l'esthétique. C'est le maître-artisan de la langue, plus que l'immoraliste, qui nous importe, et qui nous intéresse au double sens du mot. Conclusion provisoire, paradoxale peut-être, mais somme toute, assez gidienne encore. Elle n'exclut aucun

revirement dans les générations qui nous suivront : je prévois le jour où nos cadets nous opposeront l'exemple du probe adversaire des orthodoxies orgueilleuses, « André Gide à n'en plus finir » !